

bien vrai que, dans la question qui nous occupe, la force d'inertie des masses, prévenues de longue date contre la France, ou tout au moins indifférentes à l'extension de son hégémonie intellectuelle sur notre pays, n'ait pas trouvé des concours actifs. Dans les milieux même qui se targuent de culture française? L'indigénisme a chez nous ses adeptes. Il en a dans le clergé, dans le personnel politique, dans le journalisme, dans les professions libérales, dans l'enseignement secondaire et supérieur. Bien aveugle qui, servant le ton et les tendances de certaine école qui vise évidemment chez nous à l'accaparement de la pensée nationale, n'y discernerait un parti pris presque général de borner au Canada le champ de nos investigations⁽¹⁾. Et il se peut que je me trompe, mais je ne crois pas me tromper en disant que cette école n'a trouvé son compte à ce que durant la dernière guerre, pour mieux combattre, comme c'était leur droit, j'allais dire leur devoir, les insidieuses menées de l'impérialisme panbritannique, certains hommes politiques canadiens-français — ceux mêmes qui avaient naguère prêché le plus éloquentement le rapprochement intellectuel franco-canadien — nient cru devoir exploiter contre la France les préventions hostiles des classes les moins éclairées de notre peuple. Je le dis tout de suite et sans ambages, c'est à cette école que j'en ai. Et comme en toute chose il n'est rien comme de commencer par le commencement, j'essaierai d'indiquer, de la façon la plus concrète et la plus brutale qui soit possible, ce que je crois que l'indigénisme intellectuel est en train de produire chez nous.

• • •

Supposons que j'habite à l'intersection des rues Saint-André et du Mont-Royal, que voulant descendre en ville à pied pour mienx jouir du grand air et du soleil je prenne de préférence par la rue du Mont-Royal et la rue S.-Denis.

(1) Quand je dis qu'il y en a qui voudraient "borner au Canada le champ de nos investigations", je ne veux évidemment pas parler des gens qui se signent à la seule vue d'un livre français; quoique nombreux et c'est, ces infortunés fossiles tentent à disparaître, et au surplus ils n'ont en l'espèce aucune importance. Je pense uniquement à ceux qui rennuent ciel et terre pour faire accepter comme intangible cette solution bâtarde, mais qu'ils croient propre à satisfaire tout ensemble les avocats de la haute culture et les tenants du plus épais obscurantisme:

1o Admettre le livre français et au besoin le populaire. — C'est à le faire consommer à l'occasion par des épiciers à demi illettrés comme la chose s'est déjà vue à Québec.

2o Faire venir de temps à autre au Canada un maître français dont l'enseignement, faute de se donner dans l'atmosphère nécessaire, perdra une partie de son efficacité, et qui de toute façon aura trop à craindre de notre jalousie de provinciaux pour parler avec assurance et autorité.

3o Sauf pour certaines fins utilitaires, que l'étudiant devra d'ailleurs poursuivre à ses frais, ou pour les études théologiques, genre de culture trop spécial pour convenir au plus grand nombre, garder nos sujets d'élite au Canada, où toute formation intellectuelle est fatalement condamnée pour longtemps encore à rester incomplète par certains côtés (un bon historien restant sans la moindre notion d'art, et ainsi de suite). Faire la conspiration du silence sur l'idée même d'envoyer en France ces sujets d'élite qui pourraient, à leur retour, concilier dans un même enseignement les intérêts supérieurs de l'esprit et les exigences du patriotisme canadien.

Que si d'ailleurs l'on désirait savoir au juste comment j'entends le rapprochement intellectuel franco-canadien, on n'aurait qu'à consulter mon article de *France-Amérique*, réédité et mis en vente avec cette conférence. — O. A.